



Le Rouge éternel des coquelicots De François Cervantes À partir de conversations avec Latifa Tir

La Rampe, Échirolles

PRESSE

• insense-scenes.net • Mercredi 24 juillet 2019 • Par Yannick Butel

Éternels Coquelicots Rouges... Au Nord, Contre L'immobilisme Et L'immobilier

D'un poème, comme souvent, il a une origine. Jadis, il y avait les muses. Aujourd'hui, un poème vient parfois de muses anonymes. Latifa, des quartiers nord de Marseille, est de celle-là qui sert de paysage au Rouge éternel des coquelicots de François Cervantes. (...)

(...) un soubresaut humain, une révolte inattendue, une barricade...

• larevueduspectacle.fr • Vendredi 12 juillet 2019 • Par Yves Kafka

Le Rouge éternel des coquelicots Main basse sur les quartiers nord, Chronique d'une disparition annoncée
Les quartiers nord, territoire plus près du New York populaire que des zones huppées de Marseille. Un snack posé là au milieu d'un immense chantier de "revalorisation urbaine", seuls des coquelicots sauvages y survivent. Vestige de tout un passé et culture en voie de disparition, le snack de Latifa Tir fait face au théâtre du Merlan de François Cervantes. Entre eux une complicité d'un an. Au bout de ces rencontres, une performance humaine où Catherine Germain "incorpore" la vie de l'habitante des lieux. (...)

• madinin-art.net • Lundi 08 juillet 2019 • Par Michèle Bigot

Avec Catherine Germain

Le Off d'Avignon a déjà reçu naguère François Cervantès, avec un spectacle intitulé « Prison possession ». Il nous revient aujourd'hui avec Le Rouge éternel des coquelicots. Cette pièce est elle-même issue d'un spectacle plus large monté au théâtre du Merlan, Scène Nationale de Marseille, intitulé « L'épopée du grand Nord ». Il s'agissait d'une vaste fresque réunissant sur scène les témoignages des habitants des quartiers Nord de Marseille. Mais cette fois c'est une histoire, celle de Latifa Tir. Latifa est d'origine Chaouïa, ses parents sont arrivés à Marseille dans les années cinquante. Toute sa vie a pour cadre les quartiers Nord dont elle a vécu la construction et l'histoire. (...)



Le Rouge éternel des coquelicots, avec Catherine Germain / Gilgamesh. Festival d'Avignon.



Éternels Coquelicots Rouges... Au Nord, Contre L'immobilisme Et L'immobilier

D'un poème, comme souvent, il a une origine. Jadis, il y avait les muses. Aujourd'hui, un poème vient parfois de muses anonymes. Latifa, des quartiers nord de Marseille, est de celle-là qui sert de paysage au Rouge éternel des coquelicots de François Cervantes. Latifa, incarnée et transfigurée au plateau par la grande Catherine Germain, cette comédienne dont on pourrait dire aujourd'hui, et depuis longtemps déjà, qu'elle porte en elle toutes les voix qui donnent au théâtre de Cervantes son éclat.



Du théâtre, il a toujours une histoire que d'aucuns classent dans les urgences. Urgence du théâtre trop souvent, aujourd'hui et au regard des conditions de production, rapporté à un théâtre fait dans l'urgence, sans moyen, sans temps de répétition, sans soutien réel autre que les réseaux de diffusion. Cervantes, lui, a pris le temps. Celui de s'entretenir avec le peuple des quartiers nord, avec la complicité du Théâtre du Merlan/scène nationale qu'on trouve planté entre deux rocades. A croire que les plans d'urbanisme sont audacieux ou qu'ils relèvent d'un empirisme dont on ne sait jamais ce qu'il donnera. Pour le Merlan, la greffe prise, c'est bien souvent un point cardinal qui s'ajoute au Nord. Avec la rencontre de Latifa, d'origine Chouïa, fille de l'émigration des années cinquante née en France, ce n'est pas l'histoire des exilés que raconte Cervantes, mais l'épopée de la petite bonne femme qui tient un snack promis à la démolition par les promoteurs immobiliers du bureau logi13. Histoire d'une femme seule, avec un quant à soi qui l'arrime à son droit ; un esprit de révolte rejoint par tous les gens du quartier pour

faire face à la police et aux « immobiliers ». Une histoire de solidarité fabuleuse, presque merveilleuse, où à la marge des emmerdes que cultivent de façon intensives les habitants des quartiers nord, il y a encore la place à une humanité.

Avec le franc parlé de ceux qui n'habillent pas la parole « d'éléments de langage », avec les expressions populaires qui sont la traduction du bon sens, avec la gouaille de ceux dont le vocabulaire tient à un lexique fabriqué sur le terrain quotidien de la vie, etc. Latifa parle la langue de la sincérité où luttes et amours, mémoires et souvenirs s'entrelacent dans un discours qui fait épopée. Dans cette langue où l'on s'arrange avec la vérité, avec la nécessité, avec l'utilité ; où s'entend le malin et le vrai, les rêves et les réalités, le cocasse et le sérieux... les accents de cette parole tiennent l'écoute en veille. Et comme on le dit « si t'as rien à dire, alors ne parle pas » et « si tu ne penses pas ce que tu dis, alors ferme-la ». Synthèse moins poétique que le texte de Cervantes où « si les chiens aboient c'est qu'ils ont peur des anges, alors que les chats qui voient les anges ne manifestent rien ». Latifa qui raconte sa lutte, c'est Latifa porte-voix de tous et toutes, de ces « morceaux de famille partout ». Symbole malgré elle, et porte-drapeau malgré elle. Elle et son Snack : 50 ans de vie commune, et vie menacée, soutenue par les « nomades en scooter »... histoire de David et Goliath, du pot de verre contre le pot de fer, du « petit » isolé contre les grands solidaires. Et un « miracle », non !

Mais bien plutôt un soubresaut humain, une révolte inattendue, une barricade...

Et c'est Catherine Germain la rousse qui, seule en scène, conte le récit d'une vie et joue Latifa la brune. Seule, oui, ou double puisque le travail de Cervantes aura été, dans le poème écrit, de mêler la voix intempestive de Latifa, à celle de la comédienne ; d'amalgamer et de faire entendre l'une et l'autre dans une forme chorale insolite. Façon chez lui de reprendre à son compte le coup du théâtre dans le théâtre, mais à une autre échelle : celle du personnage dans le corps de l'actrice, celle de la voix réelle qui vient parasiter la fiction et le jeu. Catherine Germain et Latifa, voir l'une à travers l'autre, mettre une perruque et se travestir en brune, voir l'autre faire exister l'une au point que c'est une troisième qui naît de l'amalgame des deux premières. Soit Latifa et Catherine ou une Lacatherine, clope à la main, pas loin du cendrier de la petite table centrale, qui sera le seul décor de *Le Rouge éternel des coquelicots*. Décor qui réfléchit d'évidence une vie où l'on n'accumule rien, ne ramasse pas plus, et où le jour le jour est un mode de vie. Seul décor où Catherine Germain joue une odyssee.

La comédienne est alors le seul point de cette pièce. Plantée devant le public, jouant d'une adresse hypnotique qu'elle veut connivence, son visage s'éclaire des détails du récit. Tantôt un geste de ras-le-bol, tantôt un regard fixe et déterminé. Tantôt une moue dubitative ou indisposée. Celle qui maîtrise complétement son art et son jeu se meut dans un personnage qu'elle porte définitivement en elle. C'est impressionnant de la voir ainsi, en front de scène comme en première ligne qui résiste au mouvement du monde. C'est Catherine Germain, la voix légèrement rauque, le visage en alerte... D'elle, on dira qu'elle convoque une présence qui éclate sur scène, à l'endroit d'un paysage qu'elle reconstruit, qu'elle organise d'un silence ou d'une bouffée qu'elle tire comme s'il s'agissait de la dernière. Aussi, quand on la voit revenir au final, crinière rousse rendue à sa liberté, mince dans son jean, on mesure encore plus le travail accompli qui faisait de la silhouette de Latifa un petit bout de femme coriace. Et d'applaudir la performance qu'elle a encore offerte. Elle, l'une des grandes comédiennes de notre époque.

Par Yannick Butel



Le Rouge éternel des coquelicots Main basse sur les quartiers nord, Chronique d'une disparition annoncée

Les quartiers nord, territoire plus près du New York populaire que des zones huppées de Marseille. Un snack posé là au milieu d'un immense chantier de "revalorisation urbaine", seuls des coquelicots sauvages y survivent. Vestige de tout un passé et culture en voie de disparition, le snack de Latifa Tir fait face au théâtre du Merlan de François Cervantes. Entre eux une complicité d'un an. Au bout de ces rencontres, une performance humaine où Catherine Germain "incorpore" la vie de l'habitante des lieux.

© DR.

François Cervantes nourrit une addiction pour l'humain. On se souvient de manière émue de "Prison possession" où, à partir de quelques lettres d'un prisonnier, il avait créé une autofiction saisissante de vérité. Ici, il "instruit la réalité" des longs moments passés en la compagnie de cette femme ordinaire sans pareille (sic), né de parents maghrébins immigrés dans les années cinquante.

Catherine Germain accueille en elle l'histoire de Latifa qu'elle fait sienne au point de coiffer une perruque brune pour mieux, sous l'injonction de cette dernière, intégrer son corps. D'origine Chaouiïa, Latifa Tir est née ici, y a toujours vécu, n'a jamais voyagé, et c'est au travers de ce récit réifié, porté par une actrice-femme "raccord" en tout point avec son modèle, que désormais son histoire "fictionnalisée" nous parvient pour voyager en nous. Adossée à une petite table du snack, elle raconte, se raconte... Ce rideau de fer, ce geste qu'elle répétait immuablement chaque matin et chaque soir, elle ne le ferait plus...

Désormais, des cauchemars nocturnes, des hurlements se perdant dans le vide, et personne pour y répondre... Des ombres qui passent, des oiseaux qui survolent, des mauvaises herbes poussées anarchiquement parmi lesquelles de vivaces coquelicots rouges...

Le "je" qui égrène la parole - mais pouvait-on en douter ? - est bien celui de la propriétaire bailleuse du snack, sortie tout droit de la vraie vie (processus du renversement dans son contraire de "La Rose pourpre du Caire" de Woody Allen où c'était l'acteur qui sortait de l'écran pour rejoindre une vraie femme... elle-même héroïne du film) pour intégrer la voix de l'actrice. "Je m'appelle Latifa Tir. Je suis dans mon lit dans les quartiers nord. Je suis dans le corps de la comédienne".

Expérience sensible de la violence sociopolitique faite à celle qui ayant vécu plus de quarante années dans ce lieu se voit contrainte à le quitter en vingt-quatre heures. Tout ça au nom de la sacro-sainte "réhabilitation des quartiers", dût-elle, elle et son commerce, être déshabillés. Toute son existence est inscrite dans ses murs... Les souvenirs, comme des lambeaux de la tapisserie promise à disparaître sous les mâchoires des monstrueux engins au bruit infernal, se détachent d'elle...

Son père, propriétaire avant elle de ce snack, homme apprécié et respecté au bled. Bien sûr il avait parfois la main un peu leste... Une ombre fugitive, imperceptible, couvre son visage... Berbère, Kabyle, il avait noué ce héros de père un lien d'amitié improbable avec une châtelaine qui l'avait adopté, lui l'épicier de la colline. C'est là qu'elle est née, au château. La dernière d'une famille de quatorze enfants. Tous les Chaouis étaient venus les rejoindre. Du bidonville au château, un sacré grand écart ! Un rêve enterré avec la mort de la châtelaine.



© DR.

Alors, ce snack, elle le défendra bec et ongles jusqu'à ce que le nouveau local soit terminé. Lieu refuge des jeunes du quartier en mal de famille, lieu emblématique inscrit dans le tissu d'une solidarité de proximité, la mobilisation générale est décrétée. Le chef de chantier chargé de la démolition en aura le nez cassé. Les "Indiens de la Colline" veillent...

Avec l'authenticité de l'artiste qui, pour la première fois, joue le rôle d'une femme réelle, Catherine Germain, complice de Latifa Tir et de François Cervantes, le metteur en mots, délivre un moment d'une grande vérité humaine. Ainsi, ce qui n'est pas le moindre des paradoxes, "La dame du snack", porteuse d'une culture que les engins des travaux publics ne pourront jamais détruire, devient sous l'effet de l'écriture et de l'interprétation théâtrales un mythique personnage entrant de plain-pied dans les "Légendes cervantes". Quant aux quartiers nord de Marseille, ils s'en trouvent à juste "conte"... "réhabilités".

Par Yves Kafka

"Le rouge éternel des coquelicots"

Création 2019. / Texte : François Cervantes, à partir de conversations avec Latifa Tir. / Mise en scène : François Cervantes / Avec : Catherine Germain

Son : Xavier Brousse / Lumière : Dominique Borrini. / L'Entreprise - Cie François Cervantes. / Durée : 1 h. / À partir de 12 ans.

• Avignon Off 2019 • du 05 au 26 juillet 2019 / Tous les jours à 22 h 15, relâche le mercredi.

11 • Gilgamesh Belleville, Salle 3 / 11, boulevard Raspail.

Réservations : 04 90 89 82 63. / >> 11avignon.com

AVIGNON

Avignon 2019. « Le rouge éternel des coquelicots », texte et m.e.s. de François Cervantès



Avec Catherine Germain

Le Off d'Avignon a déjà reçu naguère François Cervantès, avec un spectacle intitulé « Prison possession ». Il nous revient aujourd'hui avec *Le Rouge éternel des coquelicots*. Cette pièce est elle-même issue d'un spectacle plus large monté au théâtre du Merlan, Scène Nationale de Marseille, intitulé « *L'épopée du grand Nord* ». Il s'agissait d'une vaste fresque réunissant sur scène les témoignages des habitants des quartiers Nord de Marseille. Mais cette fois c'est une histoire, celle de Latifa Tir. Latifa est d'origine Chaouiïa, ses parents sont arrivés à Marseille dans les années cinquante. Toute sa vie a pour cadre les quartiers Nord dont elle a vécu la construction et l'histoire.

La pièce est un monologue, écrit d'après les conversations que F. Cervantès a eues avec Latifa dans le quartier de la Busserine. Latifa y tient un snack depuis quarante ans, et voilà que « Habitat 13 » a décidé de démolir le snack pour moderniser l'endroit. Il s'agit donc d'une histoire vécue, et le personnage qui prononce le monologue est donc créé à partir d'une personne réelle. Le monologue raconte l'histoire familiale de Latifa, mais aussi l'histoire de tout le quartier dont elle est l'âme et son snack l'emblème. Toute la vie des quartiers Nord y trouve sa place, avec ses mères isolées, ses familles au chômage, ses trafics, ses peurs mais surtout son indestructible solidarité. Toute la population est là pour soutenir Latifa et empêcher la destruction de leur snack. C'est donc l'histoire d'une résistance collective à l'oppression d'une institution aveugle, l'exemple d'une désobéissance civique.

Pour autant, il ne s'agit pas d'un théâtre documentaire tel qu'on a pu le connaître chez des dramaturges comme Pommerat. Il y a là une véritable réécriture menée par F. Cervantès et c'est aussi elle qui assure le succès du spectacle. Une écriture très étonnante et novatrice sous ses allures modestes. Un véritable événement dans l'écriture. Le fondement en est un renversement des rôles traditionnels du factuel et du fictionnel. D'habitude, l'acteur interprète un rôle, un personnage de fiction. Ici c'est une personne réelle qui vient habiter le corps de l'actrice, comme un fantôme ou un djinn viendrait s'emparer d'un corps qu'il gouverne à sa guise. L'actrice n'est plus que la marionnette de Latifa. C'est Latifa elle-même qui parle par la bouche de Catherine Germain, du moins c'est l'illusion créée par l'écriture. Le mécanisme est saisissant, aussi troublant qu'efficace et on se laisse prendre et émouvoir par cette illusion comique. C'est du théâtre à l'état pur, alors que la scénographie ne s'encombre ni de lumière, ni de musique, ni de décor. Une femme seule en front de scène, une présence charnelle intense, sa gestuelle, ses expressions, la traduction scénique de la vie même. L'art suprême du naturel dont on sait que rien n'est plus difficile à obtenir sur le plateau.

Un texte et une interprétation reposant sur la seule force du verbe, de sa diction, sur l'authenticité d'une émotion et l'épaisseur d'un vécu. Latifa, c'est simple, on l'aime ! ça semble si facile, et c'est le fruit d'un tel travail ! Là où d'autres s'évertuent et se triturent l'écriture pour faire du théâtre populaire, François Cervantès réussit à tous les coups à la faveur d'une intelligence et d'une générosité qui forcent l'admiration.

Par Michèle Bigot